

Deux poètes de chez nous : Paul Gautier - Philippe Quinche

Autor(en): **Voumard, Ch.-D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **43 (1938)**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549799>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DEUX POÈTES DE CHEZ NOUS

Paul Gautier - Philippe Quinche

par le pasteur **Ch.-D. VOUMARD**

Diacre du Jura

Malgré l'effort méritoire qui se fait depuis quelques années et dont il faut savoir gré à la Société jurassienne d'Emulation, malgré le succès récent d'une poignée d'écrivains issus de notre vieille terre rauracienne, Marche du Nord, comme l'un d'entre eux la nomme, le Jura, dans son ensemble, n'est pas la terre d'élection des Lettres romandes et le petit pays d'Erguel, en particulier, orienté plutôt vers l'industrie depuis des siècles, n'a pas eu beaucoup de temps à consacrer aux Lettres et aux Arts ; cela ne veut pas dire qu'il ne les goûte pas, tant s'en faut.

Deux étoiles brillent au ciel de notre petite patrie : c'est, au XVIII^e siècle, *Nicolas de Béguelin de Lichterfelde* qui fut précepteur du prince héritier Frédéric-Guillaume de Prusse, fils du Grand Frédéric, à la pensée et à l'œuvre duquel Emmanuel Kant, le célèbre philosophe de Königsberg, aurait fait de nombreux emprunts ; et, à notre époque, notre éminent et regretté concitoyen *Virgile Rossel* dont tout Romand connaît, sinon l'œuvre, du moins le nom.

Quelques conteurs, Numa Langel, Pierre César, quelques historiens, Morel, Gagnebin, Montandon, le Dr Schwab, quelques modestes poètes, Paul-Henri Besson, Paul Gautier, Philippe Quinche, Werner Renfer, et voilà, du moins en ce qui concerne les morts, le bilan de notre production littéraire.

Dans le vieux cimetière de mon village, à l'ombre du clocher de notre église millénaire, sur cette belle colline qui domine la vallée, deux tombes sont entourées de la respectueuse vénération des amis des Lettres et du passé de notre coin de terre ; ce sont celle de *Paul Gautier*, dont la stèle brisée, autour de laquelle un lierre vigoureux s'agrippe, nous rappelle la courte et fragile existence et celle de *Philippe Quinche*, le bon pasteur de notre paroisse pendant plus d'un quart de siècle, dont tout le monde, dans nos villages, se plaît encore à relever l'esprit, l'urbanité, la délicatesse de sentiments et la parfaite bonté.

Nous les aimons ces deux hommes qui ont vécu de notre vie, qui en ont peint certains traits, qui ont chanté notre région et qui, par des voies différentes, ont placé un peu de ciel bleu dans bien des cœurs.

Paul Gautier

Paul Gautier naquit à Courtelary, le 6 avril 1843. Son père, homme d'ordre et de tradition, remplissait la charge lucrative de secrétaire de préfecture, tandis que sa mère dirigeait d'une main ferme une exploitation agricole et un commerce prospère.

C'est dans ce milieu où le travail était en honneur, où la vertu était prisée et où, par ailleurs, régnaient la bonne entente et l'abondance que grandit Paul Gautier. Tout jeune il était porté à la rêverie et à un certain mysticisme qui s'exprime dans la tournure religieuse de la plupart de ses poèmes inédits de jeunesse et de prime jeunesse.

Après avoir fréquenté les classes de son village, l'école secondaire de district n'existant pas encore, à l'âge de 12 ans, on l'envoya au collège de La Neuveville où ses dispositions littéraires se développèrent rapidement. Dans ses premiers essais consignés en un cahier soigneusement tenu, il chante Dieu, la nature, l'amitié, la patrie ; c'est à cette période que l'on doit une trentaine de poèmes, la plupart inédits, qui ne manquent ni de souffle ni d'inspiration, et en particulier ce bel envoi d'une poésie intitulée « La Rose » :

*Combien je t'aime, ô tendre rose,
O toi, noble reine des fleurs !
Dis-moi, dis-moi pour quelle cause
Déjà se fanent tes couleurs.*

Plus tard Gautier lui-même a retranché de son œuvre quelques poèmes de cette époque qu'il jugeait insuffisamment travaillés et qu'il se proposait de reprendre ; parmi ceux-là il faut citer : « La Chaumière et le Château » imitée du suédois ; « Chœur des anges à la naissance de Jésus-Christ », « Pensée » et « Le déserteur ». Ses « Adieux à la Neuveville », au moment où il se préparait à entrer à l'École cantonale de Porrentruy, eurent les honneurs d'une lecture à la réunion annuelle de la Société jurassienne d'Emulation.

A Porrentruy comme à Neuveville il s'adonna plus à la poésie qu'aux sciences exactes et s'il fut un élève moyen dans plusieurs branches, il excellait dans tout ce qui touchait aux Lettres et faisait l'admiration de ses camarades. Il étudia très assidûment les classiques, mais il avait une prédilection marquée pour la poésie romantique. A cette époque aussi il s'essaya à

la traduction de poèmes de Heine, de Uhland, de Chamisso avec lesquels il vibrait et, par dessus eux, il vouait une affection toute spéciale à l'Allemagne romantique en laquelle tant de Français ont cru et qui souffrirent cruellement du douloureux réveil de 1870.

C'est de cette époque que datent: «La maison paternelle» si imprégnée de piété filiale et «Cortébert», hymne à la gloire de sa commune d'origine.

Son certificat de maturité en poche, il partit pour Strasbourg où, pour suivre à la volonté paternelle, il étudia le droit sans grand enthousiasme, cultivant plus la muse que le Code, continuant ses traductions d'auteurs allemands par lesquelles il se formait au métier et nouant là-bas d'heureuses relations qui exercèrent une profonde influence sur son développement.

Gautier quitta Strasbourg pour Berne, il y composa plusieurs pièces à un moment où, se sachant atteint par une grave maladie qui ne pardonne pas, il était profondément découragé et voyait venir à lui la grande visiteuse qui mettrait un terme à ses souffrances. Il chantait ses tristesses, ses douleurs vraies et sincères; il est parfois si désabusé que l'idée du suicide le hante, mais vite il se ressaisit et faisant une subite volte-face, il redevient enjoué, plein d'entrain.

Après un stage à Delémont, en l'Etude de Me Carlin, il subit son examen d'Etat et ouvrit une étude d'avocat à Courtelary, dans la maison familiale qu'il avait si bien chantée: la seule de la localité qui, au-dessus de son millésime de 1798, porte le bonnet phrygien, emblème des révolutionnaires. Il se maria, mais ne jouit pas longtemps de son nouveau foyer; il mourut le 17 décembre 1869, à l'âge de 26 ans, alors que de belles perspectives s'ouvraient devant lui, en laissant en guise de testament ce beau poème, cette douloureuse confession tracée d'une main déjà fébrile et qui pourrait bien être son chant du cygne «Tristesse» qui nous révèle un Gautier vaincu dans son corps par la maladie, mais vainqueur par la foi.

L'année même de sa mort paraissaient quelques-unes de ses poésies en un charmant volume, introuvable aujourd'hui, «Pervenches et bruyères». En 1882, Virgile Rossel édita de son œuvre ce qui lui parut devoir être sauvé de l'oubli et sur son initiative la jeunesse du Jura lui éleva, en bordure de la route cantonale, un modeste monument sous le frêne pleureur du jardin paternel*)

*) Les poésies inédites qui suivent sont imprimées avec l'autorisation de la parenté de Paul Gautier représentée par Me R. Miche, notaire à Courtelary, qui a bien voulu mettre à ma disposition la documentation originale nécessaire à l'élaboration de ce court travail.

Pour la bibliographie voir: „Emulation jurassienne, Actes 1877“ article de M. Boéchat et: „Poésies de Paul Gautier“ édition 1882, par M. Virgile Rossel.

Philippe Quinche

Philippe Quinche, de Dombresson, naquit le 14 avril 1849; fils et petit-fils de pasteurs, il passa une enfance heureuse dans la cure de son père, pasteur de l'Eglise réformée française de Bâle. C'est dans cette ville qu'il fit ses humanités et il lui est resté de son passage dans l'antique cité des bords du Rhin une connaissance approfondie de la langue et de la mentalité allemandes; connaissance qui ne fut certes pas étrangère à sa nomination à la charge de président central de la Société suisse d'étudiants de Zofingue.

A Neuchâtel, à Heidelberg comme à Bâle, il fit de solides études, traversa la période héroïque des luttes ecclésiastiques de 1873 dans le canton de Neuchâtel, devint pasteur de l'Eglise indépendante à Lignièrès puis passa au Jura, à Péry d'abord, puis à Courtelary, comme pasteur de l'Eglise nationale. A ceux qui le taquinaient sur son court ministère dans l'Eglise indépendante neuchâteloise, il avait coutume de répondre, avec une pointe de malice: «Péché de jeunesse! Péché de jeunesse!»

Il était le type parfait du pasteur national d'autrefois, populaire mais distingué, lettré mais sans pédantisme, très charitable mais perspicace; son ministère tout empreint de tolérance, de bonté et de compréhension est resté vivant dans tous les cœurs. Il avait un optimisme solide qu'il garda jusqu'à son dernier souffle, une belle âme qui lui permettait de saisir la moindre parcelle de spiritualité chez le plus endurci, une foi douce mais inébranlable en la vie et en son Dieu. La vie pourtant ne lui a pas épargné ses coups, plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité, il dut s'asseoir à l'école de la souffrance, des deuils et de l'épreuve. Le 21 janvier 1912, après une longue maladie, tandis que ses paroissiens assistaient au service divin, une paralysie aigüe du cœur l'emporta. Très sensible, il avait été émotionné par le son des cloches qu'il aimait et c'est sur cette dernière note d'harmonie et de poésie qu'il rendit sa belle âme à Dieu.

Ses poésies pleines d'esprit sont pour la plupart des pièces de circonstances, les premières datent du temps de ses études. A part un petit volume «Rimes du Jura» édité en 1904 par l'Imprimerie Grossniklaus à St-Imier, quelques rares poèmes épars dans les Actes et ceux que nous présentons ici, il ne reste rien de la production littéraire de Philippe Quinche, tout a été dispersé; si ce n'est une tragédie inachevée «La Vierge d'Orléans», sa famille ne possède plus une ligne inédite de lui.

Le peu qu'il nous a laissé nous le montre maniant l'ironie avec adresse, mais sans méchanceté, raillant avec douceur et

sachant, suivant la recommandation de l'apôtre « être dans la joie avec ceux qui sont dans la joie et pleurer avec ceux qui pleurent ». Il sait observer, sa psychologie est fine et sûre, il a du métier, c'est le moins qu'on en puisse dire.

Vieux Neuchâtelois il aime son pays d'adoption et ne se fait pas faute de le dire, il sait trouver des charmes à notre cher vallon, mais surtout, et c'est pourquoi nous l'aimons tant, il chante avec conviction notre village et ce « Coin de l'église » qui nous est cher à tous !

*

— Doux poètes de mon village, dormez votre dernier sommeil à l'ombre de notre vieux clocher, dormez sur la colline plantée de platanes séculaires ! Longtemps encore vous vivrez dans nos cœurs et nos fils après nous, par les longues soirées d'hiver, reliront vos beaux vers avec une douce émotion.

